

LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE

Le **JEUDI** et le **DIMANCHE**

Elle est mise en vente tous Les Mercredis et Samedis

DIRECTION :

18, rue d'Enghien, 18

PARIS

ABONNEMENTS : { Paris et Dép^{ts}. 6 m. 9 fr. — 12 m. 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

SOMMAIRE : I. Histoire de la Semaine : Une épouse modèle, par Jules Lemaitre. — Bombard, par Guy de Maupassant. — III. Chanvallon, par Charles Monselet. — IV. Les crimes de Polichinelle, par Alfred Assollant. — V. Le père, par Jules de Glouvet. — VI. Crime d'amour, par P. Bourget. — VII. Le roman d'une figurante, par J. Mary. — VIII. Le Crime et le châtement, par Th. Dostojesky. — Avis et Communications.

BOMBARD



— Tené, ma fille, voilà vingt francs dont j'avé privé vô, hier au soir. Je vô les rendé. (Voir page 100.)

Nymphes, les Nymphes recommencèrent à se vendre un peu.

— Grâce à moi ! lui disait Célestine.

Et, quand par hasard on louait devant elle les tableaux de son mari, elle baissait les yeux et répondait en minaudant :

— Les jambes, surtout ! les jambes... jusqu'à la ceinture ! C'est exquis n'est-ce pas ?

Elle était très bonne ménagère, elle avait enrichi Garnoteau en le nourrissant mal, en le privant de toute distraction, en le « réglant » même pour son tabac. Avec l'argent des Nymphes elle avait acheté à Paris deux ou trois maisons d'un bon rapport ; et, convaincue des grâces secrètes de sa personne, quand Garnoteau touchait ses loyers :

— A qui dois-tu ça ? disait-elle avec un sourire plein de sous-entendus.

Son avarice crût avec l'âge. Pendant qu'elle posait pour les jambes, tenant entre ses dents le bord de sa jupe, elle tricotait, les bras en l'air, pour ne pas perdre de temps. Et encore elle posait mal, sortait à chaque minute pour écumer le pot ou surveiller la bonne.

L'infortuné Garnoteau, condamné à peindre éternellement les tibias de sa femme, la prenait peu à peu en horreur. Et quand il pouvait s'échapper, cet homme austère cherchait d'autres jambes, non pour les peindre.

— Mais viens un peu, je te raconterai tout à l'heure la fin de l'histoire.

Mon ami me conduisit chez Durand-Ruel et me montra une *Danse de Nymphes*. Elles étaient toutes remarquables par le développement excessif de leurs croupes pareilles à des ballons, et de leurs jambes massives comme des piliers d'église.

— De qui sont ces viandes ?

— De Garnoteau.

Et comme je me récriais :

— Mme Garnoteau, me dit mon ami, est morte il y a deux mois. Ce que tu viens de voir au Salon a été peint de son vivant. Je crois que Garnoteau, qui est bon homme, a regretté Célestine. Du moins, le jour où il l'a enterrée il pleurait abondamment. N'était-ce pas les jambes de toutes ses Nymphes qu'il conduisait à leur dernière demeure ? Il ne pouvait oublier que c'était sur ce pilotis qu'il avait construit sa réputation. Mais tout de suite après il s'est décarémé. Il ne fait plus que des croupes, et démesurées, comme tu vois. Après les échassières, les callipyges. Nul modèle n'est plus assez copieux pour lui. On le voit errer aux environs de Paris, cherchant des vachères égales à son rêve, et quand, à force d'éloquence et d'argent, il a pu en décider quelqu'une à poser, il s'en donne ! Il peint des hanches, éperdument ! Et, remarque ce trait singulier et touchant, tandis que ce qui était autrefois sacrifié dans ses tableaux y prend aujourd'hui toute la place, ses torses, au contraire, s'amincissent, se spiritualisent : ce sont eux maintenant qui sont sobres et chastes, comme si Garnoteau se souvenait de celui de Célestine.

Ses Nymphes sont toujours des fleurs et elles ont toujours des tiges, mais renversées.

Tu connais les trois manières de Raphaël, d'après le Dictionnaire Bouillet. Première manière : il se cherche. Seconde manière : il s'est trouvé. Troisième manière : il se dépasse. On dira de Garnoteau qu'il eut aussi trois manières. Il a peint d'abord des assemblages de torses, de croupes et de jambes quelconques, puis des torses sans croupes ni jambes, puis des jambes et des croupes sans torses ; et ces trois manières correspondent aux trois périodes de sa vie : avant Célestine, sous Célestine, et après Célestine.

JULES LEMAITRE.

BOMBARD ⁽¹⁾

Simon Bombard la trouvait souvent mauvaise, la vie ! Il était né avec une incroyable aptitude pour ne rien faire et avec un désir immodéré de ne point contrarier cette vocation. Tout effort moral ou physique, tout mouvement accompli pour une besogne lui paraissait au-dessus de ses forces. Aussitôt qu'il entendait parler d'une affaire sérieuse il devenait distrait, son esprit étant incapable d'une tension ou même d'une attention.

Fils d'un marchand de nouveautés de Caen, il se l'était coulée douce, comme on disait dans sa famille, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans.

Mais ses parents demeurant toujours plus près de la faillite que de la fortune, il souffrait horriblement de la pénurie d'argent.

Grand, gros, beau gars, avec des favoris roux, à la normande, le teint fleuri, l'œil bleu, bête et gai, le ventre apparent déjà, il s'habillait avec une élégance tapageuse de provincial en fête. Il riait, criait, gesticulait à tout propos, étalant sa bonne humeur orageuse avec une assurance de commis voyageur. Il considérait que la vie était faite uniquement pour hambocher et plaisanter, et sitôt qu'il lui fallait mettre un frein à sa joie brailarde, il tombait dans une sorte de somnolence hébété, étant même incapable de tristesse.

Ses besoins d'argent le harcelant, il avait coutume de répéter une phrase devenue célèbre dans son entourage :

— Pour dix mille francs de rente, je me ferais bourreau.

Or, il allait chaque année passer quinze jours à Trouville. Il appelait ça « faire sa saison ».

Il s'installait chez des cousins qui lui prêtaient une chambre, et, du jour de son arrivée au jour du départ, il se promenait sur les planches qui longent la grande plage de sable.

Il allait d'un pas assuré, les mains dans ses poches ou derrière le dos, toujours vêtu d'amples habits, de gilets clairs et de cravates voyantes, le chapeau sur l'oreille et un cigare d'un sou dans le coin de la bouche.

Il allait, frôlant les femmes élégantes, toisant les hommes en gaillard prêt à se flanquer une tripotée, et cherchant... cherchant... car il cherchait.

Il cherchait une femme, comptant sur sa figure, sur son physique. Il s'était dit :

— Que diable, dans le tas de celles qui viennent là, je finirai bien par trouver mon affaire. Et il cherchait avec un flair de chien de chasse, un flair de Normand, sûr qu'il la reconnaîtrait, rien qu'en l'apercevant, celle qui le ferait riche.

Ce fut un lundi matin qu'il murmura :

— Tiens — tiens — tiens.

Il faisait un temps superbe, un de ces temps jaunes et bleus du mois de juillet où on dirait qu'il pleut de la chaleur. La vaste plage couverte de monde, de toilettes, de couleurs, avait l'air d'un jardin de femmes ; et les barques de pêche aux voiles brunes, presque immobiles sur l'eau bleue, qui les reflétait la tête en bas, semblaient dormir sous le grand soleil de dix heures. Elles restaient là, en face de la jetée de bois, les unes tout près, d'autres plus loin, d'autres très loin, sans remuer, comme accablées par une paresse de jour d'été, trop nonchalantes pour gagner la haute mer ou même pour rentrer au port. Et, là-bas, on apercevait vaguement, dans une brume, la côte du Havre, portant à son sommet deux points blancs, les phares de Sainte-Adresse.

(1) Toine (Marpon et Flammarion).

Il s'était dit :

— Tiens, tiens, tiens ! en la rencontrant pour la troisième fois et en sentant sur lui son regard, son regard de femme mûre, expérimentée et hardie, qui s'offre.

Déjà il l'avait remarquée les jours précédents, car elle semblait aussi en quête de quelqu'un. C'était une Anglaise assez grande, un peu maigre, l'Anglaise audacieuse dont les voyages et les circonstances ont fait une espèce d'homme. Pas mal d'ailleurs, marchant sec, d'un pas court, vêtue simplement, sobrement, mais coiffée d'une façon drôle, comme elles se coiffent toutes. Elle avait les yeux assez beaux, les pommettes saillantes, un peu rouges, les dents trop longues, toujours au vent.

Quand il arriva près du port, il revint sur ses pas pour voir s'il la rencontrerait encore une fois. Il la rencontra et il lui jeta un coup d'œil qui disait :

— Me voilà.

Mais comment lui parler ?

Il revint une cinquième fois, et comme il la voyait de nouveau arriver en face de lui, elle laissa tomber son ombrelle.

Il s'élança, la ramassa, et, la présentant :

— Permettez, madame...

Elle répondit :

— Aôh, vos êtes fort gracieux.

Et ils se regardèrent. Ils ne savaient plus que dire. Elle avait rougi.

Alors, s'enhardissant, il prononça :

— En voilà du beau temps.

Elle murmura :

— Aôh, délicieux !

Et ils restèrent encore en face l'un de l'autre, embarrassés, et ne songeant d'ailleurs à s'en aller ni l'un ni l'autre. Ce fut elle qui eut l'audace de demander :

— Vos été pour longtemps dans cette pays.

Il répondit en souriant :

— Oh ! oui, tant que je voudrai !

Puis, brusquement, il proposa :

— Voulez-vous venir jusqu'à la jetée ? c'est si joli par ces jours-là !

Elle dit simplement :

— Je volé bien.

Et ils s'en allèrent côte à côte, elle de son allure sèche et droite, lui de son allure balancée de dindon qui fait la roue.

Trois mois plus tard les notables commerçants de Caen recevaient, un matin, une grande lettre blanche qui disait :

Monsieur et Madame Prosper Bombard ont l'honneur de vous faire part du mariage de Monsieur Simon Bombard, leur fils, avec Madame veuve Kate Robertson.

Et, sur l'autre page :

Madame veuve Kate Robertson a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Monsieur Simon Bombard.

Ils s'installèrent à Paris.

La fortune de la mariée s'élevait à quinze mille francs de rentes bien claires. Simon voulait quatre cents francs par mois pour sa cassette personnelle. Il dut prouver que sa tendresse méritait ce sacrifice ; il le prouva avec facilité et obtint ce qu'il demandait.

Dans les premiers temps tout alla bien. Mme Bombard jeune n'était plus jeune, assurément, et sa fraîcheur avait subi des atteintes ; mais elle avait une manière d'exiger les choses qui faisait qu'on ne pouvait les lui refuser.

Elle disait avec son accent anglais volontaire et grave :

— Oh! Simon, nò allons nô coucher, qui faisait aller Simon vers le lit comme un chien à qui on ordonne « à la niche ». Et elle savait vouloir en tout, de jour comme de nuit, d'une façon qui forçait les résistances.

Elle ne se fâchait pas; elle ne faisait point de scènes; elle ne criait jamais; elle n'avait jamais l'air irrité ou blessé, ou même froissé. Elle savait parler, voilà tout; et elle parlait à propos, d'un ton qui n'admettait point de réplique.

Plus d'une fois Simon faillit hésiter; mais devant les désirs impérieux et brefs de cette singulière femme, il finissait toujours par céder.

Cependant comme il trouvait monotones et maigres les baisers conjugaux, et comme il avait en poche de quoi s'en offrir de plus gros, il s'en paya bientôt à satiété, mais avec mille précautions.

Mme Bombard s'en aperçut, sans qu'il devinât à quoi; et elle lui annonça un soir qu'elle avait loué une maison à Mantes où ils habiteraient dans l'avenir.

L'existence devint plus dure. Il essaya des distractions qui n'arrivaient point à compenser le besoin de conquêtes féminines qu'il avait au cœur.

Il pêcha à la ligne, sut distinguer les fonds qu'aime le goujon, ceux que préfère la carpe ou le gardon, les rives favorites de la brème et les diverses amorces qui tentent les divers poissons.

Mais en regardant son flotteur trembloter au fil de l'eau, d'autres visions hantaient son esprit.

Il devint l'ami du chef de bureau de la sous-préfecture et du capitaine de gendarmerie; et ils jouèrent au whist, le soir, au café du Commerce, mais son œil triste déshabillait la reine de trèfle ou la dame de carreau, tandis que le problème des jambes absentes dans ces figures à deux têtes embrouillait tout à fait les images écloses en sa pensée.

Alors il conçut un plan, un vrai plan de Normand rusé. Il fit prendre à sa femme une bonne qui lui convenait; non point une belle fille, une coquette, une parée, mais une gaillarde, rouge et râblée, qui n'éveillerait point de soupçons et qu'il avait préparée avec soin à ses projets.

Elle leur fut donnée en confiance par le directeur de l'octroi, un ami complice et complaisant qui la garantissait sous tous les rapports. Et Mme Bombard accepta avec confiance le trésor qu'on lui présentait.

Simon fut heureux, heureux avec précaution, avec crainte, et avec des difficultés incroyables.

Il ne dérobaît à la surveillance inquiète de sa femme que de très courts instants, par-ci par-là, sans tranquillité.

Il cherchait un truc, un stratagème, et il finit par en trouver un qui réussit parfaitement.

Mme Bombard qui n'avait rien à faire se couchait tôt, tandis que Bombard qui jouait au whist, au café du Commerce, rentrait chaque jour à neuf heures et demie précises. Il imagina de faire attendre Victorine dans le couloir de sa maison, sur les marches du vestibule, dans l'obscurité.

Il avait cinq minutes au plus, car il redoutait toujours une surprise; mais enfin cinq minutes de temps suffisaient à son ardeur, et il glissait un louis, car il était large en ses plaisirs, dans la main de la servante, qui remontait bien vite à son grenier.

Et il riait, il triomphait tout seul, il répétait tout haut, comme le barbier du roi Midas, dans les roseaux du fleuve, en pêchant l'ablette :

— Fichue dedans la patronne.

Et le bonheur de fichier dedans Mme Bombard équivalait, certes, pour lui, à tout ce qu'avait d'imparfait et d'incomplet sa conquête à gages.

Or, un soir, il trouva comme d'habitude Vic-

torine l'attendant sur les marches, mais elle lui parut plus vive, plus animée que d'habitude, et il demeura peut-être dix minutes au rendez-vous du corridor.

Quand il entra dans la chambre conjugale, Mme Bombard n'y était pas. Il sentit un grand frisson froid qui lui courait dans le dos et il tomba sur une chaise, torturé d'angoisse.

Elle apparut, un bougeoir à la main.

Il demanda, tremblant :

— Tu étais sortie?

Elle répondit tranquillement :

— Je été dans la cuisine boire un verre d'eau.

Il s'efforça de calmer les soupçons qu'elle pouvait avoir; mais elle semblait tranquille, heureuse, confiante; et il se rassura.

Quand ils pénétrèrent, le lendemain, dans la salle à manger pour déjeuner, Victorine mit sur la table les côtelettes.

Comme elle se relevait, Mme Bombard lui tendit un louis qu'elle tenait délicatement entre deux doigts, et lui dit, avec son accent calme et sérieux :

— Tené, ma fille, voilà vingt francs dont j'avais privé vô, hier au soir. Je vô les rendé.

Et la fille interdite prit la pièce d'or qu'elle regardait d'un air stupide, tandis que Bombard, effaré, ouvrait sur sa femme des yeux énormes.

GUY DE MAUPASSANT.

CHANVALLON

PAR

CHARLES MONSELET (1)

I.

(SUITE)

Bonaparte tressaillit.

— Ne me parlez pas de cela, dit-il vivement; pauvre Kléber!... un homme!

— Une victime.

— Adieu, monsieur, dit Bonaparte, évidemment désireux de rompre cet entretien.

— Un mot encore, général, reprit Chanvallon.

— Faites vite, monsieur, je me suis déjà trop attardé.

— En effet, car vous avez ce soir un dîner de gala.

— Qui vous l'a appris?

— Suivi d'une représentation dramatique par quelques comédiens des Français.

— Comment l'avez-vous su? dit Bonaparte étonné.

— Comme toujours... en passant, répondit Chanvallon.

— Alors, monsieur, vous voyez que mes instants sont comptés.

— Aussi, général, je n'ai d'autre dessein que de vous demander le chemin que vous comptez prendre.

— Le plus court, parbleu!

— Le plus court est celui de droite: il longe Louveciennes, et aboutit, par Saint-Cucuphat, à la Malmaison.

— Effectivement, dit Bonaparte, et c'est celui que je vais prendre.

— A votre place, général, je prendrais le chemin de gauche qui descend à Bougival et conduit chez vous par la chaussée.

— Mais c'est le plus long!

— Je le sais bien, dit Chanvallon, et cepen-

dant c'est celui-ci que je prendrais... à votre place.

En parlant ainsi, la voix et le regard de Chanvallon avaient une expression étrange.

Bonaparte, en parut frappé.

Il demeura silencieux pendant quelques minutes; à la fin, comme si une idée subite traversait son cerveau

— Tenez, mon cher, s'écria-t-il, vous ferez mieux d'avouer tout de suite que vous êtes un agent attaché par Fouché à ma personne. Dans ce cas, je ne perdrais pas mon temps à causer avec vous, et je vous laisserais faire discrètement votre métier, en vous permettant de me suivre... à quinze ou vingt pas de distance.

Ce fut au tour de Chanvallon de rougir et de s'offenser.

— Votre perspicacité vous égare d'une façon injuste, général; j'ai, Dieu merci, le droit de marcher à votre côté, répondit-il noblement.

— Soit, je ne demande pas mieux que de me tromper, dit Bonaparte; mais ce conseil de prendre un chemin plutôt qu'un autre...

— Sans être fataliste comme vous, j'écoute certains pressentiments, et c'est à un de ces pressentiments-là que j'obéis.

— Allons, je prendrai donc le chemin de Bougival... Vous voyez que je ne suis pas aussi obstiné qu'on veut bien le dire. Mais je ne prétends pas vous déranger de votre route, et...

— Ma route est aussi la vôtre, général, s'empressa de répondre Chanvallon; ne me privez pas de l'honneur de vous accompagner.

— A votre aise, monsieur.

Tous deux recommencèrent à marcher; mais la conversation s'était ralentie entre eux. Cela se comprend: Bonaparte ne se souciait pas de se livrer à un inconnu; — de son côté, Chanvallon était tout entier aux impressions que soulevait et développait dans son esprit la présence du jeune conquérant en qui tout le monde s'accordait déjà à voir « l'homme du destin ».

Il repassait cette existence, déjà marquée, à trente ans, de tant d'événements prodigieux.

« Il était une fois... » Ainsi devrait commencer cette biographie unique, qui participe du conte et du poème. Il était une fois un enfant qui vint au monde sur un tapis représentant une bataille, d'un père orateur et d'une mère « qui avait fait la guerre ». Cet enfant ne marqua ses premières années par aucun de ces traits qui font crier au phénomène; il fut au contraire silencieux, rêveur: et dans son séjour à l'école française de Brienne, où on l'envoya, il préféra toujours la solitude à la compagnie de ses camarades.

Cet enfant fut vite un homme. — Tout en mangeant des cerises à Valence avec une jeune fille, il remporta un prix de philosophie au concours de l'académie de Lyon. La Révolution grondait alors sourdement comme un tonnerre lointain, et sans doute il l'écoutait venir en comprimant les battements de sa poitrine; sans doute il se disait que son heure était près de sonner. Il vit, avec le pâle sourire qui lui était habituel, planter le premier arbre de la liberté. Mais quand un homme du peuple s'en vint poser un bonnet rouge sur la tête du roi Louis XVI, il fronça le sourcil, — et il retourna en Corse.

Il retourna en Corse, laissant faire la grosse besogne de la république à ceux qui s'appelaient Robespierre, Marat, Danton. Seulement, comme il fallait un aliment à cette âme de feu, avec une poignée de ses compatriotes il essaya énergiquement de repousser l'invasion anglaise.

L'heure avançait cependant où son génie allait pouvoir se révéler. Toulon était à prendre. On jeta les yeux sur lui et on en fit un commandant d'artillerie. La gravure a maintes fois reproduit l'arrivée de ce jeune homme maigre et jaune, — la main dans son trop large habit républicain, — parmi les représentants du peuple et les généraux, subjugués par son audace. Dédaigneux

(1) Voir la « Vie Populaire » depuis le n° 31.